

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## AVIS

Quelques personnes ne reçoivent pas régulièrement la *Famille*. Nous y obvierons en faisant imprimer les adresses, l'année prochaine.

## JE LIS, IL LIT, ELLE LIT.

"Je lis des romans".

"Il lit des balivernes" "des frivolités."

"Elle lit des légèretés, lorsqu'elle ne lit pas des bêtises."

Voilà, la réponse la plus commune que l'on fait aux questions :

Que lisez-vous ?

Que lit-il ?

Que lit-elle ?

L'homme devient *cé qu'il aime*.

Si vous vous nourrissez de bagatelles, Monsieur, Madame, Mademoiselle, vous serez... Monsieur Bagatelle, Madame Bagatelle, Mademoiselle Bagatelle. C'est-à-dire que vous ne serez pas grand chose.

De grâce, dirons-nous à ces personnes, prenez à la fin de cette année, la résolution de vous mettre à des lectures un peu plus sérieuses.

F. A. B.

## BONTÉ ENGENDRE BONTÉ.

(Pour la FAMILLE)

Bonnes gens font les bons pays,  
Bon cœur fait le bon caractère,  
Bons comptes font les bons amis,  
Bon fermier fait la bonne terre,  
Bons livres font les bonnes mœurs,  
Bons maîtres font les bons serviteurs,  
Les bous bras font les bonnes lames,  
Le bon goût fait les bons écrits,  
Bons maris font les bonnes femmes,  
Bonnes femmes, les bons maris.

---

## DEUX MODELES A SUIVRE.

(Pour la FAMILLE)

Un enfant dit un jour à sa mère : “Maman, qu'est-ce qu'un sacrifice” ?

La mère répondit : “ Ce serait, par exemple, si, au lieu de “ dépenser en amusements la pièce de cinq francs que t'a donnée ta grand'mère, tu l'employais, pour l'amour de Jésus et “ de Marie, à soulager un pauvre sans pain ou sans vêtements.”

Le lendemain, l'enfant dit à sa mère : “Aujourd'hui je veux “ faire un sacrifice ; je veux donner ma pièce de cinq francs au “ pauvre malade chez lequel vous m'avez mené l'autre jour.— “ C'est très bien, répondit la mère, le bon Dieu te bénira.” Au déjeuner le même enfant met de côté le gâteau de son dessert.

“ Tu n'as plus faim ?” lui dit sa mère—“Je garde mon gâteau “ pour le pauvre, répondit l'enfant—Mange celui-là, nous t'en “ donnerons un autre pour le pauvre.—Oh ! non, reprit l'en- “ fant, ce ne serait plus la même chose.—Comment cela ?—Ce “ ne serait plus un sacrifice.”

Belle leçon de mère et belle leçon d'enfant.

Deux beaux modèles à imiter.

## LE DRAPEAU DE CARILLON.

(Découvert en janvier 1848.)

1758-1848.

### I

C'est à M. L. de G. Baillairgé que nous devons la possession du *drapeau de Carillon*, cette vieille relique d'un temps qui n'est plus et qui chaque fois qu'il figure dans notre procession de la *Saint-Jean-Baptiste*, à Québec, renouvelle aux nôtres, le souvenir des vaillants exploits de nos aïeux, à l'époque de la mémorable journée du 8 juillet 1758, pendant l'invasion du Canada par les troupes de la Nouvelle-Angleterre.

Le fort de Carillon, dont ce drapeau porte le nom, fut bâti par M. de Vaudreuil, à mi-chemin entre le lac du Saint-Sacrement (lac George) et le lac Champlain.

Ce fut là que Montcalm, Lévis et Bourlamarque, avec le concours de plusieurs officiers distingués (Bernard, Duprat, De Langy, D'Aillebout, Mercier, D'Hert, de Raymond, De St-Ours, De Lanaudière, De Gaspé, De Lauvicou, De Montreuil, etc.), à la tête de deux mille neuf cents (2900) Français et de quatre cents (400) Canadiens, repoussèrent le général Abercromby qui avait une armée de vingt cinq mille (25,000) hommes (sauvages compris), dont onze mille (11,000) prirent part au combat, et plus de quatre mille (4,000) furent tués et blessés, le 8 juillet 1758 (1).

Le marquis de Montcalm, après cette éclatante victoire, fit planter sur le sommet du coteau d'où il avait dirigé la bataille, une grande croix de bois, avec l'inscription :—

*“Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?*

*“En signum ! en victor ! Deus hic. Deus ipse triumphat !”*

---

(1) Voir lettre de monsieur de Montcalm au marquis de Vaudreuil, datée du camp de Carillon, le 9 juillet 1758, pages 168 à 171, vol. IV., *Collection de documents de la Nouvelle-France*, publiée à Québec, par Côté et cie, en 1885.

Plus tard, les Français détruisirent le fort de Carillon, et les Anglais en construisirent un autre, au même endroit, qu'ils nommèrent Ticondéroga, depuis 1759; ce fort se trouve maintenant dans l'Etat de New-York.

Après la campagne de 1758, le père Claude-Charles-Félix De Berey, dernier supérieur des *franciscains* en Canada, rapporta, avec lui, le *drapeau* qui fut suspendu à la voûte de leur église, à Québec, jusqu'à ce qu'elle fut réduite en cendres, le 6 septembre 1796.

## II

M. Ernest Gagnon de Québec, a publié, en 1882, dans la *Revue Canadienne*, tome II., un article très intéressant au sujet du "*Drapeau de Carillon*"; ce qui suit en est un extrait :—

"C'est à notre estimé concitoyen M. Louis de Gonzague Bail-laigé, avocat, que Québec doit de posséder le précieux souvenir qui fait l'objet de cette notice."

"Ayant lu, dans une vieille chronique, qu'un drapeau apporté de Carillon et suspendu à la voûte de l'église des *récollets*, à Québec, avait été sauvé de l'incendie de cette église, en 1796, il se mit à la recherche de ce drapeau, avec une persévérance et une ténacité qui devaient être récompensées par le succès."

"Après bien des démarches infructueuses qu'il serait trop long de raconter ici, il songea à s'adresser au seul membre survivant de l'ordre de saint François d'Assise, à Québec, le frère Louis Bonamie qui résidait dans une modeste maison de la rue Saint-Vallier non loin de l'Hôpital-Général." (1).

### (1) Les derniers Récollets de Québec en 1796.

Le frère Louis se nommait Louis-François Martinet dit Bonamie.

Il est né vers 1765 à l'Assomption, et décédé, le 10 août, 1848, dans sa maison où il tenait une école sur la rue Saint-Vallier, au faubourg Saint-Roch de Québec.

Lorsque le monastère des *pères récollets* et leur église furent détruits par un incendie, le 6 septembre 1796, les membres de l'ordre qui y résidaient alors, étaient :—

- 1.—Le père De Berey, supérieur, qui se réfugia chez François Duval, son ami, sur la rue St-Louis;
- 2.—Le frère Marc qui s'établit à St-Thomas de Montnagny où il exerça le métier d'horloger, pendant quarante ans.
3. et 4.—Les frères Bernard et Bernardin.
- 5.—Un autre frère qui devint marin entre Québec et Montréal.
- 6.—Et enfin le frère Louis qui devint instituteur.

“Un jour du mois de novembre ou de décembre, 1847, notre jeune antiquaire, — les deux mots ne s'excluent pas, — se rendit chez le *frère récollet* qu'il trouva très souffrant, par suite d'une attaque de paralysie.”

“Je pense pouvoir vous mettre en possession de ce que vous cherchez, lui dit le bon *frère* ; mais revenez dans quelque temps : je suis trop malade aujourd'hui.....je puis à peine parler.....”

“Ainsi, l'objet si anxieusement cherché, depuis plusieurs années, le drapeau des *récollets* et de Carillon existait encore ; la chose était presque certaine. Mais où le trouver ? Un vieillard octogénaire pouvait seul le dire, et ce vieillard était sur le bord de la tombe, et il pouvait d'un instant à l'autre, mourir sans livrer son secret !”

“Quelques semaines, plus tard, M. Baillaingé se rendait de nouveau chez le *frère Louis* qu'il trouva un peu moins souffrant, mais très faible encore. Voici en résumé, ce que le bon *frère* déclara au sujet du célèbre drapeau : —

“Le *père De Beréy*, supérieur des *récollets*, était un des aumôniers des troupes qui combattirent sous le commandement de Montcalm.

“Lorsqu'il revint au monastère, après la campagne de 1758, il apporta avec lui, un drapeau troué et déchiré qui, disait-on, au couvent, avait vu le feu de Carillon.

“Ce drapeau fut suspendu à la voûte du couvent des *récollets*, la partie qui s'attache à la harpe ou hallebarde, étant retenue aux extrémités, par des cordes.

“Le 6 septembre 1796, un incendie qui avait déjà consumé une maison de la rue Saint-Louis, vint réduire en cendres l'église et le couvent des *récollets*. Le feu ayant pris par le clocher de l'église, le toit brûla avant le reste de l'édifice.

“Pendant qu'avec l'aide d'un autre *frère*, — le *frère Louis* sauvait un coffre rempli d'objets qu'il y avait jetés pêle-mêle, et comme ils traversaient la nef de l'église, le vieux drapeau, dont les attaches avaient manqué sous l'action du feu, vint tomber à leurs pieds. Le *frère Louis* le saisit, en passant,

et rendu de-hors, le mit, à la hâte, dans le coffre. ”

“ Ce coffre, ajouta le frère Louis, vous pouvez le voir ; il est ici, dans le grenier, avec une partie des objets qu’il contenait. Le drapeau que vous cherchez, doit s’y trouver, mais dans un triste état, sans doute : il y a un demi-siècle qu’il est là. ”

“ On était alors, vers la mi-janvier, et il était cinq ou six heures du soir. Le bon frère était cloué, sur son siège, par la paralysie ; mais son jeune interlocuteur était très ingambe. ”

“ Une chandelle fumeuse à la main, le futur président de la *Saint-Jean-Baptiste* de Québec, monta rapidement les degrés qui conduisaient au grenier et il ouvrit le fameux coffre. ”

“ Le vieux meuble contenait un amas de bric-à-brac et de lambeaux informes, couverts de poussière. ”

“ M. Baillairgé se mit à sortir et à secouer ces vieilleries qui eussent effrayé un chiffonnier, avec l’ardeur d’un antiquaire, disons mieux, avec le patriotisme d’un Canadien de bonne lignée. ”

“ Son espoir ne fut pas déçu :—au milieu d’objets de toutes sortes, il vit briller un morceau de soie, une fleur de lis blanche, qu’il saisit avidement ; puis, tout ému, il retira des débris et déploya, dans ce réduit ignoré, le vaste et noble étendard suspendu jadis à la voûte d’une des plus belles églises de la Nouvelle-France, (1) un des drapeaux de nos glorieux ancêtres dans l’immortelle campagne des bords du lac Champlain ! ”

“ Chargé de sa précieuse relique, M. Baillairgé descendit auprès du frère Louis, en disant :—Voilà dix ans que je le cherche.....je l’ai enfin trouvé : le voici ! ”

### III

“ Le drapeau de Carillon est tout entier de soie et d’un tissu magnifique. Le fond en est vert très pâle (il a dû être bleu

---

#### (1) Eglise et Couvent des Récollets.

“ Les pères récollets, écrivait Charlevoix, en 1720, ont une grande et belle église qui ferait honneur à Versailles. ”

L’église et le couvent des récollets occupaient l’emplacement de l’église anglicane actuelle et partie de celui de la place d’armes (fond de chaînes). Le premier établissement de l’ordre, était situé à Notre-Dame des Anges (hôpital-général), près de la rivière Saint-Charles.

ciel autrefois,) avec une grande *fleur-de-lis* blanche, à chaque coin."

"Il porte les marques du passage de deux ou trois balles et il paraît avoir été lacéré par plusieurs coups de sabre."

"Sur une face du tissu, au centre du drapeau, est un écusson aux armes de la France, surmonté du *coq gaulois* ; au revers est la Vierge Marie tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras."

"Toutes ces figures :—les *fleurs de lis*, l'écusson et la Vierge, sont frappées ou imprimées dans la soie,—les *fleurs de lis* en blanc, et les autres figures, en différentes couleurs,—et sont de dimensions assez grandes."

M. Baillaigé conserve *chez lui* le drapeau de Carillon.

G. F. B.

---

## A ROME : PAR CI PAR LA

### CHAPITRE SEPTIEME

DU 20 MARS AU 2 AVRIL.

*Lundi, 24 mars.*— Je n'ai pas laissé tomber à terre le désir de Mgr X. Cependant je sais fort bien qu'il n'aimerait pas que l'on sut en certains quartiers qu'il m'avait invité à aller le voir, je voulus lui donner un document du contraire. Je lui écrivis cette lettre..... Je portai la lettre après-dîner. Le portier me rapporta cette réponse : *domani, cinque ora*. Donc demain à cinq heures.

Si je suis bien demain, j'irai dire la messe à St. Philippe ; et je le charge de mener à bien cette entrevue avec l'homme que je considère comme devant être le plus utile dans le règlement de cette quatrième question.

Je me félicite chaque jour d'avoir pris ma pension dans cette maison. J'aime la société, mais pas trop longtemps ; je préfère la solitude de ma chambre, le travail tranquille de la plume, la douce méditation avec un bon livre, la lecture agréable, et le repos en retombant sur soi-même. Maintenant que je connais le raccordement des omnibus, pour le centre de la ville, ce n'est qu'une différence d'un quart d'heure. Quand il fait beau, et



que je ne suis pas pressé pour arriver à certaines heures fixées, c'est un plaisir de faire le trajet à pied ; et ça se trouve autant de fait sur mon exercice journalier.

Bonsoir ! bonne nuit !

*Mardi, 25 mars.* — Ce matin, à 6½ heures, je prenaï le chemin de la *Chiesa nova*. Je dis la messe sur le tombeau de St-Philippe. L'assistance était nombreuse comme c'était un jour de fête. Je rapportai deux reliques nouvelles du trésor oratorien, une du Bienheureux Valqué, que je ne connais pas, et l'autre du Bienheureux J. B. Ancina, que je connais depuis que j'ai assisté aux fêtes de la béatification.

A midi je dînai chez M. Captier, en compagnie du Rev. Père Tissot, supérieur des Salésiens, qui prêche le carême à St-Louis des Français, et que j'ai eu le plaisir d'entendre un certain dimanche après-midi : orateur, non à la grande envergure, mais d'un intérêt tout à fait attachant.

A *cinq* ora j'étais chez Mgr X. Je ne pus entrer qu'à six. C'est un homme excessivement intelligent et perspicace. Je suis ou ne peut plus content de ma visite. Il m'a demandé le résumé de mes mémoires. J'irai les lui porter demain. Je me doutais bien qu'il me les demanderait, mais je les laissai sur ma table, afin d'avoir une occasion naturelle de lui écrire, pour insister sur les points faibles ou obscurs que la conversation ferait surgir. Maintenant je puis tirer au clair mes deux mémoires ; j'ai l'étoile pour diriger ma course. Je vois le but. Je me prépare à faire imprimer au premier mot qu'on me dira dans ce sens. Je suis décidé dans tous les cas à faire imprimer le mémoire qui a eu une réponse favorable. De retour au Canada, il me faudra convenablement en envoyer une copie à tous les évêques. Le copier à la maison me coûterait plus cher.

La terrière a mordu dans le bois ; maintenant il faut qu'elle entre. Il s'agit de donner un tour de vis à propos. Priez Dieu pour moi, faites prier. Vous avez le temps de gagner ma cause. Les grandes réponses ne pourront se donner qu'après la *Quasimodo*. Bonsoir ! St Joseph m'a protégé chez le Cardinal Siméoni, et la Sainte Vierge, en son Annonciation, m'a introduit chez Mgr X. J'ai deux bons auxiliaires.

J.-B. PROUX, Ptre.

# AMOUR ET LARMES

## VIII

### A L'HOPITAL.

---

Cette religieuse, âgée si on compte ses longs services de charité, était entrée dans cette maison à l'âge de quinze ans ; elle pouvait en avoir trente à la visite d'Annonciade. Dans la série de ses jours, pas un n'avait été perdu pour le prochain. A toute heure, sortant d'elle-même, la sainte femme avait été l'humble et charmante servante des pauvres. Sa figure, éclairée par la vertu et par la paix, avait aussi des reflets de tendresse chrétienne dont les malades subissaient l'influence ; ils se sentaient aimés. Or, être aimé, c'est de tous les biens que Dieu donne à l'homme sans contredit le premier, et de tous ceux qu'il lui promet dans l'éternité, le meilleur.

Annonciade, effrayée d'abord, sentit renaître sa confiance à la vue de cette sainte en cornette blanche ; les yeux étaient limpides, les joues fraîches, les lèvres souriantes, l'accueil affectueux.

— Ah ! ma sœur, s'écria la jeune femme étonnée, vous pouvez vivre ici.

— Heureuse, trop heureuse, madame, dit doucement la religieuse, habituée à ces surprises de femme du monde. Dieu habite l'hôpital de nos chers malades.

— Vous vivez au milieu des mourants, reprit Annonciade, qui ne pouvait dominer son effroi et ses répugnances.

— Je ne pourrais vivre autre part, dit la religieuse avec l'accent du cœur.

Et ses yeux parcoururent la salle avec le regard d'amour d'une mère qui surveille ses enfants.

Ce regard tomba sur le cœur d'Annonciade comme une brise embaumée, il trahissait les joies de la vie chrétienne dont elle, la pauvre enfant, était déshéritée. Un cri sortit de ses lèvres :

— Ma sœur, vous avez trouvé le bonheur.

— Le bonheur qui consiste, madame, à ne vouloir en ce monde ni jouissance, ni consolation.

Annonciade resta interdite. Amédée exposa le but de leur visite.

— Nous venons voir Honorine Aubry, ma sœur ; on nous a dit qu'elle est dans cette maison depuis quelques jours.

— Oui, Monsieur, répondit la religieuse en s'acheminant vers la malade indiquée ; c'est une brave femme, bien éprouvée comme toutes les vraies servantes de Jésus.

Les yeux d'Amédée et d'Annonciade se rencontrèrent. Eux aussi étaient éprouvés, mais étaient-ils bien de véritables, de bons serviteurs de Jésus ?

Honorine parut très-sensible à la visite d'Annonciade et d'Amédée. Devant les témoignages de sympathie que lui donnait Annonciade, elle laissa s'épancher son âme.

Amédée et Annonciade comprirent la différence de cette douleur féconde et généreuse avec la leur si stérile et si égoïste. Honorine souffrait plus qu'eux, et cependant elle ne s'arrêtait pas dans sa voie, elle redoublait de foi en Dieu, d'espérance et d'amour.

Ils la quittèrent en lui promettant de revenir ; ils avaient oublié, Amédée ses répugnances, Annonciade ses terreurs.

Après s'être absentée quelques instants, la religieuse les rejoignit.

Annonciade ne revenait pas de l'étonnement où la jetaient l'égalité d'âme et l'enjouement de la sœur Marie de la Croix. Elle vit d'une claire vue, et pour ne plus l'oublier, que le bonheur vient de la paix de la conscience bien mieux que de l'imagination des rêveries du cœur.

Elle renouvela souvent sa visite. Elle avait pris l'aimable religieuse en affection et se jetait à son cou avec les sentiments qu'elle eût témoignés à sa sœur.

Il ne fallut pas longtemps à la religieuse, qu'une intime pratique de la vie avait initiée à la science des âmes, pour deviner que celle d'Annonciade était gravement atteinte. Mais où gisait le mal et quelle sombre douleur pouvait ronger cette jeune femme dont, aux regards humains, les pas étaient jonchés de fleurs ? Quel baume mettre sur une blessure dont on ne voit ni l'ouverture, ni le sang ? La sœur Marie de la Croix se trouva vers Dieu et lui demanda sa lumière. Elle sentait qu'à cette pauvre âme malade qui venait vers elle avec tant d'abandon, elle pouvait et devait faire du bien. Elle lui infusa petit à petit et à doses légères, l'amour du prochain ; sortir de soi, est déjà un immense progrès pour le cœur trop occupé de lui-même ; aussi, sans le savoir, la religieuse guidée par Dieu alla droit au but. A cette enfant qui demandait à aimer et qu'une

sombre défiance éloignait de l'amour légitime de son mari, elle fit aimer Dieu et les pauvres. Elle mit également Amédée en relation avec l'aumônier de la maison, prêtre distingué, instruit et d'une remarquable piété. Elle amena ainsi la mesure possible d'harmonie dans le jeune ménage et aida généreusement l'action de Dieu.

Cependant Annonciade s'affaiblissait sensiblement. Il était vraiment très-facile de voir qu'elle allait mourir.

Un matin, en mettant son peignoir, elle s'aperçut de la maigreur de ses bras, et même, en nouant le ruban bleu destiné à retenir les plis de la mousseline, elle remarqua que plus étroit était l'espace dans lequel elle emprisonnait son corps aminci. Un frisson la prit, sa jeunesse s'épouvanta. " Je me meurs," pensa-t-elle en se regardant dans la glace, et lisant clairement dans sa pâleur et dans ses yeux éteints les dernières lueurs de la vie.

Alors une réaction terrible, quoique passagère, eut lieu dans l'âme de cette pauvre femme de dix-neuf ans. La peur de la mort et la passion de la vie la saisirent avec violence. Dieu a mis ce double sentiment au cœur et la nature en subit la lutte. Annonciade poussa des cris sourds et versa des larmes sanglantes ; elle demanda au ciel et aux hommes la santé ; elle pensa à Amédée, à sa jeunesse.

Mais, comme dans toutes les grandes crises, l'abattement ne tarda pas à succéder à ce mouvement de fièvre, et l'abattement ce fut la résignation. Elle envisagea la mort avec le sang froid d'une chrétienne.

Quelques heures après, Annonciade assise dans sa chambre, contemplait d'un œil tendre et avare les biens qu'elle avait dédaignés et qu'elle allait perdre sans retour.

Elle sentit qu'un trouble effrayant envahissait son âme comme un flot dévastateur ; n'osant regarder ni en arrière où il y avait tant de bonheurs enfouis, ni en avant où il y en avait en espérance, ni à côté d'elle où la mort se dressait implacable, elle résolut de se fuir elle-même et, presque machinalement, prit le chemin de l'hôpital. Elle devinait par intuition que là, un cœur l'attendait pour lui donner le grand secret de la résignation chrétienne.

Annonciade se mit à la recherche de la sœur Marie de la Croix. Elle voulut, comme les autres fois, lui dire seulement : " Je suis triste, égayez-moi ; " l'âme n'eut pas le courage de cet effort ; en présence d'une véritable amie, elle vint aux lèvres et cria dans un sanglot : " Sauvez-moi ! "

La religieuse comprit que l'instant était propice pour le salut ; non pas celui qui concerne nos courts jours de la terre ; mais celui qui doit assurer l'éternité.

Elle entraîna Annonciade sur ses pas jusqu'à la petite cellule confidente de tant d'heures de paix, de prières et de vertu ; elle la fit asseoir à son côté, elle prit ses deux mains dans les siennes, elle la regarda avec ses bons yeux habitués à calmer et à consoler et alors sûre d'agir en dehors de toute vaine curiosité, elle l'interrogea.

La religieuse l'écouta attentivement. La pratique d'une vie exclusivement dévouée au prochain donne à ses saintes femmes une singulière clairvoyance.

— Avez-vous loyalement avoué la situation à votre mari, ma chère enfant ? demanda t-elle.

Annonciade rougit.

— Jamais, ma sœur, j'avais bien trop pour d'éveiller son attention sur Marie-Sophie, j'éprouvais un mortel effroi à m'assurer de la vérité.

— Comment ! sur de simples soupçons vous avez douté d'un noble cœur, d'un cœur qui a fait devant Dieu le serment de vous aimer uniquement ?

Annonciade arracha ses mains que la religieuse tenait enlacées, elle se cacha le visage :

— Ma sœur... Elle s'arrêta. Ses Larmes coulaient au travers de ses doigts ; l'amour est un sentiment dévorant, exclusif... Elle se découvrit la figure et regarda la religieuse avec ses yeux humectés et suppliants ; ma sœur, j'adorais mon mari.

— C'est trop, mon enfant, dit l'aimable religieuse avec un accent plein d'âme, Dieu a châtié ce sentiment païen. Une chrétienne aurait aimé différemment. Ici la religieuse hésita sur les expressions à employer, pour ne pas blesser ce cœur malade : La modération est dans l'ordre de Dieu, mon enfant, reprit-elle d'un accent attendri, cela n'est pas défendu de beaucoup aimer son mari ; seulement cet amour doit être la base de la confiance, de la simplicité, de l'estime et de l'abandon. Vous me comprenez ?

Elle fit de la tête un signe affirmatif. Et pourtant elle pensait que la religieuse ne savait pas combien la mesure est difficile dans la passion.

La sœur Marie de la Croix devina à un faible sourire le doute d'Annonciade.

— Vous ne croyez pas, dit-elle en prenant de nouveau une des mains d'Annonciade et la serrant étroitement, qu'une religieuse soit complètement étrangère aux affections légitimes de ce monde ?

— Non, ma sœur dit Annonciade avec une simplicité touchante, en voyant votre bonté pour moi je ne crois pas que Dieu vous ait déshéritée du premier de ses dons.

— Vous avez raison, mon enfant, loin de fermer notre cœur aux suaves tendresses de la charité, Dieu a augmenté dans le cœur de la religieuse la faculté d'aimer et c'est ce qui me permet aujourd'hui de vous conseiller pour votre repos et pour votre bonheur.

Alors avec un tact angélique et une délicatesse maternelle, la sœur Marie de la Croix reprit la vie d'Annonciade dans son passé, lui montrant clairement que l'abandon d'Amédée provenait de la réserve mystérieuse dans laquelle elle s'était enveloppée.

Annonciade, avec son cœur si jeune et si chaud, accueillit parfaitement tout ce que lui dit sous les traits d'une religieuse un des plus nobles cœurs qui existe :

— Je parlerai aujourd'hui même, murmura t-elle, je dirai toute la vérité, j'aurai le courage de lui dire la vérité.

Elle faisait un effort violent pour parler ainsi, il lui fallait agir contre la faiblesse de son caractère et les sentiment de son cœur.

La sœur Marie de la Croix ne la sentait pas bien affermie dans sa résolution, mais elle ne pouvait donner de la virilité à cette nature douce et délicate ; elle se contenta donc de prier pour le succès d'une démarche d'où lui semblait dépendre le bonheur et le salut de deux âmes. Dans le même but, elle fit prier ses chers pauvres que Dieu écoute toujours.

## IX

### ESPÉRANCES

Elle voulait. Ce qui manque en général aux femmes blondes et sentimentales, c'est la volonté. Quand on les amène à vouloir, elles dépassent dans l'action en énergie et en virilité leurs brunes sœurs.

Le soir, Annonciade attendit son mari jusqu'à minuit. Elle était au jardin, à demi-couchée sur un banc de gazon, adossant au tronc d'un arbre sa tête fatiguée. La soirée était étoilée et calme, sans lune, prédisposant à la mélancolie. Une nuit en rapport avec

l'état de l'âme de la malade. Ce n'était plus la lumière, ce n'était pas l'obscurité. Le cœur d'Annonciade n'était plus vivant, il n'était pas mort. L'espérance, comme une fleur, y avait déposé son parfum.

Ainsi seule et allanguie par le mal physique et les plaies de l'âme, d'Annonciade regardait vers le ciel et se baignait dans cette soirée demi-lumineuse qui ne fatiguait ni ses yeux ni son âme et lui était comme le prélude du repos infini. Elle regardait et elle pensait. Dans sa conscience se remuaient les souvenirs trop longtemps écartés. Elle se rappelait les joies de sa jeunesse religieuse, son recueillement dans l'église, la pureté de son âme légère seulement à la surface. Pour l'affection d'un homme, elle avait oublié Dieu qu'elle sentait aujourd'hui si près. Elle n'avait ni accepté le sacrifice, ni porté la croix, sachant cependant qu'on n'arrive au ciel que par ce rude et royal chemin, aujourd'hui elle touche à l'heure suprême... La pauvre et frêle créature tressaille... son âme est entraînée par la contemplation sérieuse des vérités éternelles, elle se détache un peu des liens trop sensibles qui, depuis plus d'une année, l'ont détournée du souverain bien, elle s'élève au souffle de la grâce jusqu'aux régions où Dieu habite et là elle voit d'une claire vue que dans sa courte vie il y a place encore pour un sacrifice expiatoire.

Quand Amédée la chercha au jardin, il la trouva l'âme au ciel. Elle en redescendit à l'appel de la voix aimée, à la voix de celui qui possédait toutes sa tendresse. Il lui demanda un peu brusquement :

— Pourquoi m'avez vous attendu ?

— Mon ami, dit-elle avec un accent profond, venez ici, tout près. Il s'avança.

— Auriez-vous le courage de vous mettre à genoux ?

Il hésita, et, par enfantillage, dans un accès de bonne humeur et de condescendance s'agenouilla.

Elle l'attira vers elle.

— Amédée, dit elle d'une voix vibrante, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait !

Il tressaillit malgré lui ; la sérénité de tout à l'heure, la sérénité retrouvée après des luttes cruelles, tout allait-il être de nouveau ébranlé ?

— Laissez-moi, répondit-il, ne me dites rien, Annonciade ! j'ai accepté la vie que vous m'avez imposée...

Les mots expiraient sur ses lèvres, il n'était pas calme. Presqu'involontairement son cœur fouillait le passé et y cherchait, pour souffrir, de trompeuses apparences.

Elle le retenait enchainé par ses bras qu'elle avait passés autour de son cou, elle savait qu'il fallait parler, elle le voulait. Sans se préoccuper de l'interruption saccadée de son mari, elle continua donc.

— Le jour de notre mariage, j'appris que ma sœur vous aimait. Amédée, avec un cri qui atteignit la jeune femme en plein cœur :

— Votre sœur !...

— Vous ne le saviez donc pas ?

— Oh ! Annonciade !...

Elle ne pouvait pas s'y tromper. Elle vit bien que nonseulement il n'avait point eu d'amour pour Marie-Sophie, mais qu'il n'avait jamais conçu le plus léger soupçon de ses sentiments. Elle comprit aussi, avec une remarquable perspicacité, que l'aveu qu'elle faisait si tardivement n'aurait en rien compromis sa félicité conjugale, si, courageusement, elle l'eût fait dans les premiers jours de leur mariage, tandis que maintenant il allait, pour un temps peut être, ramener quelques fleurs sur un sol desséché où elle ne tarderait pas de nouveau à se flétrir. C'est l'expiation, pensa-t-elle, s'abandonnant au courant religieux qui avait pris son âme.

L'affection d'Amédée, longtemps blessée, eut un magnifique éclair de vie.

A chacune de ses paroles, la vie sensible s'emparait de nouveau d'Annonciade et réveillait ses terreurs de la mort et le désespoir de laisser Amédée libre ; elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Vous aimerez Marie-Sophie !...

Mais il riait et pleurait à la fois en découvrant ce trésor d'affection dans cette femme dont il avait cru le cœur fermé, il lui répétait sans l'écouter ; “ Tais-toi... tais-toi... je t'aime seule et sans partage. ”

Une inévitable crise nerveuse, résultat de cette scène, fit éclater Annonciade en sanglots au milieu desquels elle dit et redit ses longues souffrances, ses tortures, la révélation de la serre, enfin tout ce qui pouvait jeter un peu de lumière sur un passé obscur.



### UNE BONNE PETITE FILLE.

Nous cueillons dans la chronique d'un journal breton ce trait délicieux :

L'autre jour, dans une paroisse de Nantes, une petite fille de neuf ans aborda, toute tremblante, un prêtre, dans la rue, et lia avec lui la conversation suivante :

— Monsieur l'abbé, maman m'a dit que vous aimiez beaucoup le Saint-Père.

— Certainement, chère petite, j'aime beaucoup le Saint-Père ; et vous aussi vous l'aimez bien, je pense ? Mais pourquoi cette question ?

— Ah ! monsieur, je n'ose pas vous dire...

— Osez, chère petite ; les enfants ont été bénis par Notre-Seigneur, et tous les prêtres les aiment.

— Eh bien, j'aurais une commission pour notre bon pape : voudriez-vous vous en charger ?

— Une commission pour le pape ? et laquelle donc ?

— J'ai entendu dire à ma mère qu'il était pauvre, que les méchants lui avaient pris ce qu'il possédait, et je serais contente de lui envoyer quelque chose pour ma part.

— Chère enfant, vous voulez envoyer de l'argent au pape parce qu'il est pauvre, mais vous paraissez bien pauvre vous-même ; où avez-vous pris cet argent ?

— Oh ! monsieur, je ne l'ai pas volé ; si je volais, j'irais en enfer. Maman va à la journée dès le matin, et elle ne revient que le soir. En partant, elle me donne un morceau de pain et un sou, et me conduit à la classe des bonnes sœurs. Avec mon sou, j'achetais des pommes ou des noix. Depuis douze jours, j'ai mangé mon pain sec et gardé mon sou... Tenez, en voilà douze : oh ! je vous en prie, envoyez-les au Saint-Père !

Emu jusqu'au fond de l'âme, et ayant des larmes dans les yeux et dans la voix, le prêtre ne put prononcer que ces mots :

— Pauvre chère enfant ! riche offrande ! précieux trésor qui ravira le Cœur de Dieu, et qu'il béuira pour sûr avec tendresse.

*L'Ange Gardien.*